

## LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

### CHAPITRE IER.

LE JUBILÉ DU PROFESSEUR TCHTO-TO-KOY.— (Suite.)

C'était prudent de sa part, les lunettes bleues étaient au grand complet et il leur fallait des preuves d'orthodoxie nihilistes qui dissipassent tous les soupçons.

Le professeur ne les leur laissa pas attendre. D'ordinaire, pour les discours gastronomiques, on attend le dessert ; lui débata avant même de s'asseoir à table.

Il aurait dû le soir même poignader le tyran de sa propre main qu'il n'eut pas été plus violent.

Comme le caméléon, ce triste personnage changeait de couleur suivant le milieu dans lequel il se trouvait.

Son seul principe de morale était celui-ci : tout est bon qui peut servir.

Or, une déclaration d'athéisme et de révolte contre les lois lui étant utile, ce fut par là qu'il commença.

À elle seule, la décoration de l'immense salle à manger du fameux restaurateur Macarof, était un audacieux défi jeté à l'autorité. Piotr Alexandrovitch Mikael Jvanovitch et deux ou trois autres étudiants, chargés par leurs camarades de l'ordonnance du banquet auquel ne devaient prendre part que des affiliés à la nouvelle secte, y avaient apporté tous leurs soins.

L'ornementation, objet principal de leurs préoccupations, formait, à elle seule, un véritable poème, un peu lugubre pour une réunion qui aurait dû être joyeuse, mais parfaitement en harmonie avec les idées de destruction et de néant des jeunes exaltés démolisseurs,

L'immense table en fer à cheval, complètement dépourvue de ces fleurs que les Russes aiment tant à prodiguer dans toutes les fêtes, n'avait pour tout ornement que la pièce d'orfèvrerie qu'il est d'habitude d'offrir au professeur dont on célèbre le jubilé.

Posée sur un piédestal d'ébène brodé de clous d'argent, elle représentait un hercule barbu et à cheveux coupés en rond comme ceux d'un moujik dont il portait le costume, chemise boutonnée au cou et flottant sur un large pantalon emprisonné dans des bottes à semelles épaisses, sous lesquelles le héros foulait une croix brisée, un drapeau surmonté de l'aigle à deux têtes et les débris d'un trône écroulé, symboles de la religion, de la force militaire et de l'autorité impériale. Debout au milieu de ces ruines, cet homme, dont un cercle d'or sur lequel on lisait gravé en caractères rouges le mot NIHIL, ceignait le front, d'une main s'appuyait sur une hache, de l'autre élevait une torche d'où jaillissait une flamme.

La tenture couvrant les parois de la salle n'était pas moins lugubre ; noire avec une frange blanche, elle ressemblait à un drap mortuaire sur lequel, de larges couronnes d'immortelles jaunes régulièrement appliquées, on lisait les noms des principaux précurseurs ou initiateurs du Nihilisme : HERTZEN, le célèbre fondateur de la " Cloche " qui, le premier, osa sonner à Londres où il s'était réfugié le tocsin de la révolution sociale ! BOZAROF, à la fois docteur en médecine et romancier, auteur du pamphlet violent intitulé " Père et Enfants " ; TCHERNI-

CHEWSKY, ce rêveur sentimental en même temps que venimeux dans le livre ayant pour titre ces simples mots : " Que faire " qui fut à 33 ans exilé au fond de la Sibérie où peut-être vit-il encore, et enfin BOKOUNINE, l'homme des barricades de Dresde en 1849 et de Paris pendant la Commune, ce follioulai-re violent et haineux qui eut le triste mérite de faire faire un pas immense au Nihilisme en le transportant du domaine de la théorie rêveuse dans celui de la pratique brutale, qu'aucun orime ne fait reculer.

— Pour ingénieux, c'est ingénieux, dit le Français à son ami, qui lui expliquait les inscriptions et les allégories prodiguées sur les murailles ; mais c'est égal, ça ressemble un peu trop à une fête de croquemort.

Les vrais Nihilistes ne partageaient pas cette avis, aussi applaudirent-ils quand le professeur, avec un faux air désolé, s'écria en levant les yeux et les bras au ciel :

— Malheureuse patrie, c'est bien là ton image :

— Si le dîner est en harmonie avec cette décoration lamentable, j'aurais mieux fait de rester chez moi, pensa l'ancien communal ; à Paris nous faisons mieux les choses.

Sans être somptueux ni même fort recherché, le banquet valait pourtant mieux que l'ordinaire du Français, qui se consola en mangeant de ne pouvoir pas comprendre le discours tantôt véhément, tantôt sentimental et attendri de ce faux patriote, qui, payé et décoré par le gouvernement, en profitait pour déblâter, à huis-clos, contre l'empereur :

Que de gens sacrifient à la soif d'une vaine popularité leur bonheur et leur conscience !

Sous le crêpe dont par dérision on avait voilé son portrait, Alexandre II semblait entendre avec douleur les paroles aussi injustes qu'insolentes qu'écoutaient avec une joie haineuse les assistants.

En montant sur le trône, le tzar, si violemment attaqué, entreprit les réformes avec une noblesse de sentiments et une énergie d'action admirées de tout l'univers. Attaché à réprimer des abus, tellement enracinés depuis des siècles que les plus hardis novateurs osaient à peine les signaler, tant ils croyaient impossible de les extirper, ce prince, après vingt ans d'efforts de chaque instant, avait effacé les divisions de castes, émancipé les serfs, transformé son vaste empire, accordé plus qu'on ne pouvait espérer, réprimé des complots, mécontenté des ambitions, aboli d'injustes privilèges, accordé au peuple une liberté raisonnée et raisonnable. Comme Titus, il pouvait se dire : je n'ai pas perdu mon temps ; et tous ces labeurs, toutes ces fatigues, toutes ces bonnes intentions aboutissaient à des attaques passionnées, à des reproches immérités, à des conspirations pour ainsi dire publiques.

Hélas ! il est plus facile de faire des ingrats que des heureux, quand on est roi comme Louis XVI ou empereur comme Alexandre.

Au fond du cœur, s'il lui en restait un, le professeur d'histoire aussi bien que les hauts fonctionnaires, les popes, les propriétaires, les juges, les hommes sérieux, rendait peut-être justice à son souverain et s'avouait ses bienfaits ; mais il avait souffert des applaudissements de cette jeunesse dévoyée par lui ou ses pareils et ce fut avec une voix vibrante et un accent de colère qu'il prononça ces paroles, qui sont à la fois le symbole et le programme de cette utopie insensée qu'on appelle le Nihilisme :

— Dans le grand œuvre de la construction du nouvel édifice social, chaque groupe d'ouvriers est représenté par une nou-